

Fille de pénitent gris

Le commandant Otto Witz me déshabille du regard. Il remonte lentement des pieds au cou, ne franchit pas le menton pour arriver au visage, mais se met à redescendre ; encore plus lentement. Cette fois ses yeux s'arrêtent sur ma poitrine, je les sens perçants à travers ma robe, pas très épaisse en cette saison. C'est un des deux géants qui m'a introduite. Il n'a pas dit un mot. Il a ouvert la porte, m'a fait signe de passer et a refermé derrière moi. Je me suis trouvée en présence d'Otto Witz, commandant dans la Wehrmacht, Chef de la Gestapo de Toulon. Je l'ai vu devant moi, assis à son bureau sur lequel se trouvaient des papiers, des dossiers, enfin, ce qui se trouve normalement sur un bureau, mais j'ai senti le froid, un tout léger froid sur ma peau en les apercevant, parce que des documents et des dossiers de la Gestapo que pouvaient-ils être sinon, réduit sous forme de papier, le sort de tant d'hommes ; peut-être le mien, peut-être celui de mon mari. Il y avait aussi un stylo, à tout prendre inoffensif, un stylo noir que le commandant Otto Witz avait déposé à mon entrée ; en le refermant soigneusement, comme l'Allemand ordonné qu'il était. J'ai avancé à petits pas ; avancé parce qu'il le fallait, à petits pas parce que j'aurais eu plutôt envie de reculer. Je me dirigeais vers la chaise qui se trouvait devant son bureau, dans l'intention de m'asseoir même sans y avoir été invitée, pour laisser voir que je ne me sentais pas coupable. Je n'y suis pas arrivée. À deux pas de lui, Otto Witz m'a arrêtée du geste, d'un geste de son stylo, qu'il avait repris et qui m'a fait soudain horreur, parce que j'ai su quelle espèce d'ordres il signait avec ce stylo. Dans sa main, cet outil modeste du bureaucrate était en fait un instrument de torture et de meurtre.

Je me suis immobilisée. Il m'a demandé :

– Qui êtes-vous ?

Son accent était tout juste perceptible dans ces trois mots. J'ai dit mon nom. J'ai vu à ses yeux qu'il ne fallait pas que j'en dise plus, que ce nom lui était connu. Il a d'ailleurs émis un « Ah ! » confirmant cette supposition, puis s'est mis à m'examiner.

Il m'a fallu un moment pour me rendre compte qu'il me déshabillait du regard, mais à présent je le sens très bien, trop bien. Je n'ai pas de doute au sujet de la signification de ce regard et ma certitude ne m'étonne guère. Je ne cherche même pas à savoir où j'ai acquis l'expérience me permettant de déchiffrer avec une telle précision les intentions d'un homme et si je me posais la question, je penserais que c'est sans doute à Bouaké, en Côte d'Ivoire, je ne devinerais pas que la sensation est bien plus ancienne, qu'elle remonte à... à Marseille, il y a quinze ans, non, il y a dix-sept ans. C'était en 1925, il y aura bientôt dix-huit ans.

Ce n'était pas la première fois que j'allais à Marseille, je m'y étais déjà

trouvée à plusieurs reprises, en vacances, d'abord pendant la guerre – l'autre guerre, cette guerre charmante de 14-18 – chez mes grands-parents maternels, pour tout le mois d'août. On m'avait invité aussi à la Barthelasse, chez ma tante Louise, et, la nourrice avait également demandé à ce que je passe l'été chez elle, mais j'avais préféré Marseille, parce qu'on m'avait promis de me laisser apprendre à nager. Le Comte Desplaces, ami de mes grands-parents, avait sa propriété au Rond-Point, face à la mer. C'est là que j'ai découvert ce qui m'a paru un des « plaisirs de la vie », c'est-à-dire la nage. Le premier « plaisir de la vie » je l'avais connu pendant les vacances de Pâques, chez ma nourrice, c'était la bicyclette. Mais les sensations que me donnait la nage étaient plus puissantes et même plus fortes que la joie de la marche, que j'aimais tant. C'était comme un combat contre l'eau, ce qui me plaisait démesurément, même si j'ignorais encore mon amour de la lutte. C'était de surcroît une victoire, ce que tout le monde aime. Je me rappelais avoir vu les canetons nageant dès qu'ils étaient sortis de l'œuf, mais c'était différent, eux ils n'avaient pas à lutter.

J'ai appris aussi à jouer aux échecs au cours de ces vacances-là. Mon grand-père maternel en était passionné, il faisait de longues parties avec son ami Desplaces. J'ai naturellement pris goût à ce jeu – qui donc peut rester insensible aux échecs – mais c'était quelque chose de trop tranquille pour moi, un passe-temps qui ne devait pas trouver de place dans mon existence. Une fois seulement je me suis rappelé, des années plus tard, en Côte d'Ivoire, quand j'ai tenté de l'apprendre à mon mari, à mon premier mari, pour remplir un peu les soirées que nous passions en tête-à-tête, dans les occasions où sa jalousie lui faisait décider que nous n'irions pas au cercle, pour que je ne danse pas avec d'autres hommes. Ces soirées étaient longues, interminables, avant que nous ne nous retirions et que n'ait lieu le rite conjugal sans lequel je n'avais pas droit au sommeil.

C'est toujours à Marseille que j'ai passé les fêtes de Pâques 1918, chez ma cousine Thérèse Coulomdre, fille de Madame Cavalier, une tante à moi habitant en Avignon, dans le quartier Saint-Ruf. Elle était très belle et avait épousé un député, ce qui impressionnait les grands et partant moi aussi dans une certaine mesure. J'étais beaucoup plus jeune qu'elle, en fait de l'âge de son fils, que j'enviais beaucoup et respectais aussi parce qu'il étudiait le violon depuis deux ans déjà, tandis que moi j'en étais encore à rêver de faire de la musique. Pour ce qui est de l'appartement qu'habitaient les Coulomdre à Marseille, j'en étais absolument éblouie, tant il m'a plu par ses dimensions et beauté : et on m'y avait préparé une chambre. Ces vacances ont été merveilleuses, ma cousine me choyait et j'ai appris à beaucoup l'aimer. J'ai récité au grand festin du jour de Pâques « La cigale et la fourmi ». J'y ai mis toute mon âme, parce que je compatissais violemment aux misères de la cigale, en qui je reconnaissais peut-être une âme sœur. Par conséquent, je détestais la fourmi, que j'accablais de l'épithète la plus méprisante de mon vocabulaire : « soucieuse ». Nous avons aussi visité le port, qui m'a considérablement impressionnée. C'est là que j'ai pour la première fois senti le poids de ma servitude féminine ; parce que je

ne pouvais pas devenir mousse, puis matelot, pour voir le monde. Je suis plusieurs fois revenue passer mes vacances chez ma tante Thérèse Coulomdre ou chez mes grands-parents, mais jamais personne ne m'a regardée dans la rue. C'est que je n'avais pas encore l'âge d'être regardée, mais des années plus tard, lorsqu'il m'a fallu fuir la maison de ma mère, quand j'ai cherché refuge à Marseille, j'avais déjà seize ans, j'étais assez grande pour qu'on me regarde. D'ailleurs, si je ne l'avais pas été, je n'aurais pas eu à fuir. Mes grands-parents m'ont, bien entendu, accueillie les bras ouverts et m'auraient gardée chez eux si je n'avais répugné à me trouver à leur charge. J'ai préféré m'installer avec une autre jeune fille et vivre de mes propres ressources, c'est-à-dire de mon salaire, parce que j'avais réussi à obtenir un poste dans l'administration ; en partie grâce à mon cousin, le député Coulomdre. C'est alors que j'ai commencé à remarquer les hommes qui me suivaient du regard dans la rue, un regard comme je n'avais jamais eu à en supporter en Avignon ; si ce n'est peut-être, une ou deux fois, ceux de Bruno, le mari de ma mère, mais toujours à la dérobée. Les Marseillais, eux, me dévisageaient ostensiblement, sans le moindre embarras, puis du visage se mettaient à descendre ; et l'expression de leurs yeux avait une telle précision, elle était si éloquente que je les sentais se figurant à travers ma robe mon corps insupportablement farouche et virginal. C'était peut-être aussi parce que je n'avais pas d'amis à Marseille. C'est-à-dire si, il y avait bien mes grands-parents, il y avait ma cousine Thérèse, le comte Desplaces, d'autres, mais la rue m'était étrangère, donc hostile. Ce n'était pas comme chez moi, en Avignon, où on me connaissait, où on m'aimait, où on se précipitait à mon secours ; où je trouvais naturel qu'on se précipitât ainsi. Cette aide spontanée faisait d'ailleurs partie de mes premiers souvenirs.

J'aimais beaucoup sauter les ruisseaux ; même aujourd'hui je le fais encore à l'occasion. Il y avait à l'entrée de la rue du Phénix où se trouvait la villa Thérèse que nous habitions – mais dont le nom n'a aucun rapport avec celui de ma cousine – un bel arbre ombrageant un ruisseau qui occupait une partie de cette rue, l'autre partie étant couverte et constituant le passage normal. J'avais à plusieurs reprises réussi à sauter ce minuscule cours d'eau, mais un jour mon élan ne fut pas suffisant et la pauvre Mynna – je n'ai jamais su pourquoi ma nourrice m'avait donné ce surnom d'affection – s'est retrouvée toute mouillée et maculée de vase.

Les larmes ont envahi mes yeux, non pas à cause de la chute mais à la pensée de la voix aiguë de ma mère me grondant et à la perspective de la brutalité avec laquelle elle me nettoierait ; le tout précédant la punition qui ne manquerait pas d'être lourde. C'est alors qu'une des deux sœurs Rochebois, qui habitaient vis-à-vis dans une maison sur laquelle tournait une très belle girouette que j'aimais beaucoup, m'a aperçue et, connaissant ma mère, m'a fait entrer chez elle et, avec l'aide de sa sœur, m'a lavée dans une grande baignoire de zinc, comme il y en avait à l'époque. Elles ont aussi fait prévenir Lucia, la sœur de ma nourrice, qui

habitait chez nous et s'occupait de la maison. Lucia les a beaucoup remerciées et a complété leurs soins en m'administrant une purge, parce qu'elle prétendait que j'avais avalé de la vase. J'ai survécu tant à la vase qu'à la purge.

J'avais par contre failli trépasser quelques années plus tôt – à l'âge de trois ans peut-être – par suite du dévouement des voisines. J'étais alitée avec la rougeole et ma mère, après s'être assurée que tout était bien pour moi, à son idée tout au moins, était sortie pour se rendre chez des connaissances ; comme tous les après-midi où des connaissances ne venaient pas chez elle. Maman Adeline avait du travail au rez-de-chaussée et ce n'est qu'un certain temps plus tard qu'elle est montée voir si je n'avais besoin de rien. Elle me trouva évanouie et, affolée, sonna le tocsin parmi les voisines, qui à leur tour donnèrent l'alarme dans Avignon, c'est-à-dire envoyèrent chercher ma mère, le médecin et le reste de ma famille.

C'est ma grand-mère paternelle qui accourut le plus vite et en arrivant sentit une odeur de brûlé... ou de roussi ; je n'ai pas pu le tirer au clair par la suite, mais je me la suis imaginée en apprenant que les voisines, effrayées de ne pas réussir à me faire émerger de l'évanouissement, avaient chauffé des fers à repasser et s'étaient mises à les promener sur mes jambes ; comme si la fièvre que j'avais ne suffisait pas.

Ma grand-mère, une merveilleuse femme si jamais il y en eut, me déshabilla et constata que ma mère m'avait bandé la taille très serrée, en cousant de surcroît la bande, laquelle était de plus faite d'un tissu inextensible. Un coup de ciseaux ouvrit ce « corset » qui m'étouffait et le médecin arriva enfin, à temps pour dire que c'était une « faute grave » de m'avoir étranglée ainsi.

Avignon a accablé de reproches ma mère, qui m'en a voulu, et la « pauvre Mynna » comme a dit ma nourrice révoltée par l'incident, a été quitte pour guérir en même temps de la rougeole et des brûlures, à la villa Jacquot, qui s'appelait ainsi parce qu'elle appartenait à une de mes tantes paternelles par alliance, née Jacquot, nièce du général et femme de mon oncle Alfred.

Cette grande maison était un foyer doux et confortable, avec le téléphone, chose rare à l'époque, deux employées de maison qui s'y trouvaient de longue date, et même une auto. C'était aussi un havre musical et il me semble que je me souviens de ma cousine Marguerite, d'un an mon aînée, jouant déjà du piano. C'est pendant ma convalescence que les frères de mon père ont fait faire une enquête sur ma mère, inquiets qu'ils étaient de ses multiples absences. Ils découvrirent qu'en effet elle « avait fait la connaissance », comme ils disaient d'un jeune homme marié et père de deux enfants en instance de divorce.

L'enquête même, plus que le résultat auquel elle avait abouti, attrista fort mon père, car il avait horreur de la suspicion, de toute surveillance que des hommes auraient exercé sur d'autres hommes, ainsi que des accusations avilissantes, même s'il comprenait parfaitement la culpabilité de sa femme et s'il la réprouvait. Son attitude à cet âge, remontant à l'an de grâce 1226.

C'est en ce début du treizième siècle que Louis VIII après avoir fait le siège

d'Avignon et pris la ville, y fonda l'ordre des Pénitents Gris, destiné à parfaire la défaite des Albigeois. Les membres de cet ordre n'étaient point religieux, ils ne prononçaient pas de vœux et ne s'engageaient qu'à vivre en bons chrétiens, à pratiquer la charité, à participer à certains exercices du culte. Le caractère le plus étrange de cet ordre c'était pourtant la transmission de père en fils du droit d'y adhérer. Mes ancêtres avaient été pénitents gris, mon père et ses quatre frères le furent ? mais il me semble qu'aucun ne poussa comme lui son devoir de charité chrétienne et d'amour du prochain jusqu'à la limite de ses forces et de sa fortune. Il avait indéniablement la vocation de la religion, il était né pour être moine et je crois que n'eut-il été pénitents gris, il serait entré dans un couvent, il se serait retiré du monde. Ne suivant pourtant pas cette voie, il a fait la chose la plus étrange qu'on pût concevoir, il s'est marié.

Certes, je ne saurais lui reprocher ce mariage car, s'il n'avait pas pris femme, moi je n'existerais pas ; bien que, d'autre part, en cet instant, ici, au siège intime de la Gestapo de Toulon, dans l'attente de ce qui va suivre, je ne suis plus tellement sûre d'être contente d'exister. Les yeux du commandant Otto Witz sont arrivés à mon ventre et le fixent.

J'ai la taille mince, mais la coupe de ma robe lui laisse peut-être soupçonner que je serais enceinte. Ce regard peut donc être une menace à l'adresse de l'enfant que je porterais en moi et qui dans mon ventre ne serait pas à l'abri de la Gestapo. Mais pour une fois je me sens tranquille puisque, contrairement à mon habitude, je ne suis pas enceinte.

Mon père s'est marié parce qu'en ce temps-là avant la première guerre, un jeune homme devait se marier ; et aussi parce qu'il ne s'est sans doute pas rendu compte, qu'il n'était pas fait pour être un époux, tout au moins pas l'époux d'une femme non seulement sensuelle, mais solidement attachée aux biens de ce monde.

Elle était également égoïste. Elle l'avait toujours été, déclaraient mes grands-parents, qui se sentaient coupables de ne pas avoir prévenu leur futur gendre du caractère de la fille dont ils lui accordaient la main. Au physique, elle était très belle, avec des cheveux superbes et beaucoup d'allure de distinction, un air racé. L'intelligence non plus ne lui faisait pas défaut ; elle avait été une bonne élève à l'école, mais elle ne s'était jamais entendue avec ses camarades. Je crois qu'il lui aurait fallu un mari qui... Non, je ne me hasarderais pas à me figurer quel genre de mari lui aurait convenu, mais certainement pas mon père. De même que j'ignore quel enfant aurait éveillé en elle des fibres maternelles, mais de toute façon pas moi, qui adorais mon père et faisais de mon mieux pour lui ressembler, sans aptitudes excessives, il faut le dire ma mère disait quelle aurait voulu avoir un garçon et c'était peut-être vrai, parce qu'elle ne désirait positivement pas de fille. Je ne me rappelle pas un seul geste de tendresse de sa part et ce qui la représente le mieux pour moi, c'est son regard froid et dur, très similaire à celui du chef de la Gestapo de Toulon.

Par contre, si elle, je l'ai dit, a une chevelure magnifique, lui, je le vois

devant moi, est chauve.

J'ai réussi jusqu'ici à m'empêcher de rougir sous son regard, mais c'est de plus en plus difficile et j'ai l'impression que si je rougis et s'il le remarque, il insistera encore davantage dans l'examen lubrique auquel il me soumet, comme toutes les brutes, qui appuient là où elles voient que ça fait mal.

J'entends un cri vers ma droite. Il y a là une porte vitrée donnant sur un couloir. Je tourne la tête, juste à temps pour voir passer un vieil homme qu'un des deux géants est en train de frapper.

Le malheureux pousse encore un cri et je me rends compte soudainement que si le commandant Otto Witz s'applique à discerner ma peau à travers la robe, c'est moins pour l'imaginer frémissant sous les caresses que lacérée par le fouet, brûlée, entaillée... je ne sais plus quoi. Je ne m'entends pas à la torture, c'est-à-dire que ce que j'en sais provient de mes lectures de récits du Moyen Âge. Or, le Reich nazi est un État civilisé, il n'emploie plus des supplices barbares, mais y met en œuvre la technique moderne.

Je le suppose tout au moins et je me sens soulagée, parce qu'avec ces images devant les yeux je ne risque plus de rougir ; et c'est ce que je redoutais si fort. Je pourrais au maximum pâlir, seulement si à trente ans passés, mariée pour la deuxième fois et ayant eu quatre enfants, je rougis encore avec une facilité déconcertante, je ne me rappelle pas avoir jamais pâli, de sorte que je peux espérer garder bonne contenance devant l'ennemi.

Je me suis peut-être permis un soupir de soulagement trop visible, qu'il a remarqué. Il se met en colère avec une soudaineté effarante, lève le poing et frappe son bureau.

– Où est votre Juif de mari ?

Je tressaille devant cette violence, mais je me ressaisis vite, car le danger me semble tout à coup démesuré ; et aussi parce que j'avais décidé de m'asseoir à ses premières paroles, lesquelles devaient venir tôt ou tard.

J'avance vite, des deux pas qu'il fallait encore, je m'assois sur le bord de la chaise, j'ébauche un geste des mains pour protester de mon innocence, mais avant que je ne puisse répondre, il hurle une deuxième fois :

– Où est le Juif ?

Simone Bernadette de Rousset